



Rêves, délires et réveils

Esthela Solano

Christiane Alberti* m'a demandé d'introduire le thème de travail du collège clinique de cette année. Il est extrêmement intéressant : « rêves, délires et réveils ». Pour se faire nous allons devoir cheminer, pas à pas, tout au long de l'enseignement de Jacques Lacan et introduire une série de notions, de concepts avec lesquels vous n'êtes peut-être pas familiarisés. Je vais les aborder le plus simplement possible. Si vous ne comprenez rien ce n'est pas grave. C'est comme ça que l'on commence toujours. J'ai commencé comme ça. Je ne comprenais rien quand j'ai commencé à lire Lacan mais une chose m'avait marquée, une phrase : *l'inconscient est structuré comme un langage*. Je ne savais pas trop ce que cela voulait dire mais je me suis dit : « c'est ça ». L'idée de Lacan est qu'un discours est endormant sauf quand on ne comprend pas ce que cela veut dire. Alors, si vous ne comprenez rien il y a une chance que vous soyez un peu éveillé...

Le livre sur le rêve

Freud a rencontré des hystériques. Il leur a donné la parole. Il s'est mis à les écouter, s'est aperçu que le symptôme hystérique avait un sens et est arrivé à concevoir l'idée que les rêves pouvaient être interprétés comme l'étaient les symptômes. Que les rêves soient interprétables n'est pas la découverte de Freud. Depuis toujours les hommes ont donné un sens aux rêves. On en a plusieurs exemples dans la Bible elle-même, mais Freud a fait un pas de plus. Il n'a que quarante trois ans, il est jeune, lorsque la première édition de la *Traumdeutung* est mise en vente, le 4 novembre 1899. Freud avait travaillé pendant cinq ans à écrire ce livre depuis qu'il avait conçu que le rêve voulait dire quelque chose, qu'il y avait un message qui pouvait être déchiffré et que ce message comportait toujours l'accomplissement d'un désir défendu. L'interprétation des rêves voit le jour deux mois avant la naissance du XX^e siècle. Elle naît donc en même temps que le siècle. Freud attend de ce livre qu'il lui apporte la reconnaissance, qu'il valide sa découverte. Il sera très déçu. Les rares comptes-rendus qui lui sont consacrés sont assez critiques et les collègues et amis qui s'y sont reconnus sont furieux. En conséquence le livre se vend très mal. C'est raté pour le succès, les honneurs et la gloire. Néanmoins, ce livre ne rate pas son coup car il inaugure le surgissement d'un nouveau discours, le discours analytique. Dans ce livre, Freud pose d'une façon assurée l'hypothèse de l'inconscient et dégage les mécanismes de formation du rêve, ceux de l'accomplissement du désir. De cette manière le livre sur le rêve et aussi bien que celui sur le mot d'esprit dans son rapport avec l'inconscient, tout comme celui concernant la psychopathologie de la vie quotidienne, rendent compte des formations et du fonctionnement de l'inconscient. Freud, lecteur des symptômes, des rêves, des mots d'esprit et des actes manqués, révèle au nouveau siècle, non seulement ce que ces formations de l'inconscient veulent dire, mais aussi et surtout les lois de formation auxquelles elles répondent.

Le texte de Freud va trouver bien plus tard, cinquante ans après, un lecteur attentif en la personne de Jacques Lacan qui accuse réception du message freudien. Il dégage et formalise les lois énoncées par Freud : celles qui gouvernent l'inconscient. En effet, Lacan opère au début de son enseignement un retour à Freud. Les post-freudiens s'étaient éloignés du message freudien. Il s'agit pour Lacan de prendre Freud à la lettre. Il procède à une lecture de

travail effectué par le rêve avec les instruments de la linguistique qui formalise les lois du langage, instruments dont Freud ne disposait pas à son époque. Muni de cette boîte à outils prise chez les linguistes, il lit Freud avec Saussure et Jakobson, met en lumière dans les rêves comme formations de l'inconscient, les lois de l'ordre symbolique, c'est-à-dire, les lois de fonctionnement du langage.

Les lois de l'inconscient

Si vous me le permettez j'introduis ici ce qui constitue le point de départ de cette lecture. De Saussure, dans son cours de linguistique générale, a dégagé l'objet d'étude de la linguistique proprement dite en différenciant le registre du signifiant S, de celui du signifié s. Les deux registres sont séparés par une barre : S/s. Le signifiant S est une unité discrète et différentielle propre à chaque langue. Il relève du registre de l'entendu, appartient au matériel phonématique, consiste en phonèmes propres à chaque langue. En revanche, le signifié s constitue un effet de ce qui a été articulé à titre de signifiants, à titre d'unités phonématiques différentielles articulées afin de prononcer des mots associés pour construire une phrase. Il ajoute un sens à la phrase entendue. La barre qui sépare le signifiant S et le signifié s indique qu'il n'existe pas de relation univoque entre l'un et l'autre. Ce qui veut dire qu'à tel signifiant ne correspond pas un signifié précis. Il y a disjonction entre l'un et l'autre. L'un et l'autre constituent deux ordres distincts et séparés par l'opération épistémologique du linguiste. Il s'agit d'un forçage parce que lorsqu'on entend, on est emporté par le flot de mots et par la signification qui s'articule mais on n'est pas nécessairement dans le registre de la parole occupé à distinguer ce qui relève du signifiant et ce qui relève du signifié. C'est une opération de coupure opérée par de Saussure afin de distinguer dans la parole ces deux registres. Il s'agit d'un glissement perpétuel du signifié sur le signifiant, quelque chose du signifié glisse mais, en même temps, quelque chose du signifiant anticipe toujours le signifié. De telle sorte qu'un temps de rétroaction, un temps d'après-coup soit nécessaire pour distinguer ce que cela veut dire. Ce glissement s'opère dès lors qu'on articule une phrase, la signification se boucle donc dans un mouvement de rétroaction. Lacan donne à ce schéma de la rétroaction par lequel la signification se boucle le nom de point de capiton.

Le point de capiton se produit au moment où quelque chose se boucle au niveau de la signification.

À partir de cet algorithme, de cette petite formule associant le signifiant et le signifié, prélevée par Lacan chez de Saussure, se pose la question de la production du sens. Comment se produit le sens ?

Lacan recourt ici aux travaux de Jakobson afin de dégager deux modalités de production du sens en fonction de l'articulation qui se produit dans le signifiant. De ces signifiants que nous enchaînons, se déduit une signification qui dépend de la manière dont nous les associons, pour que dire signifie telle ou telle chose. Lacan en différencie deux modalités différentes. La première est celle qui correspond à la fonction de combinaison des signifiants : f (S.....S'), de connexion entre les signifiants qui produit un effet de sens glissant. Ce glissement du sens suit le cours de la chaîne constituée, une signification renvoie à une signification qui finalement se faufile. C'est la figure de la métonymie. L'effet métonymique de la chaîne signifiante emporte le sens dans sa course : (S.....S') → s(-) sans parvenir à atteindre une signification ultime notée (-). L'autre type de production de sens consiste, non dans la connexion d'un signifiant à un autre, mais dans la substitution de S' à S. Cette substitution produit un effet de sens nouveau, signalé par (+) : s (+). Le fonctionnement métaphorique de la chaîne signifiante fait émerger un sens nouveau, un plus de sens, tandis que dans la métonymie, quelque chose au niveau du sens reste secret, inaccompli et se déplace.

Lacan utilise ces combinaisons signifiantes à la base de la production du sens pour expliquer les mécanismes dégagés par Freud dans la formation des rêves. Il avance sa thèse, dans le

texte auquel je me réfère, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » en ces termes : « cette structure de langage qui rend possible l'opération de la lecture, est au principe de la signification du rêve, de la Traumdeutung »¹. Il affirme ainsi que *l'Enstellung* n'est rien d'autre que le glissement du signifié sous le signifiant. S'opère dans le rêve, quand vous vous mettez à en parler, une série de transformations, de transpositions de personnage à un autre, de circonstance à une autre qui fait que vous avez l'impression d'attraper quelque chose du sens qui vous file, pourtant, aussitôt entre les doigts. Pour sa part le mécanisme de formation du rêve décrit par Freud comme la *Verdichtung*, traduit en français par condensation, répondrait, dit Lacan, au fonctionnement de la métaphore. Et la *Verschiebung*, traduit comme déplacement, se situe là où Lacan repère le glissement métonymique présenté par Freud comme un moyen majeur utilisé par le rêve pour déjouer la censure. Ça reste secret, ça se faufile, ça défile et lorsque nous croyons mettre la main dessus, ça s'est évaporé. Entre temps, un désir refoulé s'est ouvert un chemin par la voie du rêve. Autrement dit, Lacan veut démontrer que dans l'analyse du rêve, Freud ne nous donne rien d'autre que les lois de fonctionnement de l'inconscient, c'est-à-dire, les lois du langage. En ce sens, selon Lacan, les lois de l'inconscient s'expliquent à partir des mécanismes du fonctionnement du signifiant. Ce fonctionnement de l'inconscient à partir du fonctionnement de la chaîne signifiante produit comme conséquence un effet de signification qui serait effet de vérité présent dans n'importe quel rêve, n'importe quel acte manqué ou symptôme. Ainsi on apprendrait à lire les formations de l'inconscient comme étant des effets de vérité produits à notre insu grâce à des procédés qu'il faut déchiffrer mais qui ne tiennent à rien d'autre qu'aux lois du signifiant. C'est ce que Lacan avance dans son premier enseignement lorsqu'il affirme : *l'inconscient est structuré comme un langage*.

On peut donc interpréter l'inconscient en se servant des lois qui régissent le fonctionnement du langage. Cette conception constitue une lecture remarquable de Freud. Elle suit Freud à la lettre et fait un pas de plus parce que Freud ne disposait pas de la boîte à outil de la linguistique, mais cette interprétation de Lacan que nous repérons dans son premier enseignement affirme une sorte de suprématie, de primauté du symbolique, c'est-à-dire du langage, sur l'imaginaire et sur le réel. Cette lecture à laquelle Lacan procède se fonde sur le fonctionnement de la structure du langage et emporte une lecture structurale de l'inconscient et aussi bien une lecture clinique structurale permettant de distinguer la structure relevant des névroses de la structure relevant des psychoses. C'est ce qui permet de distinguer dans ce premier enseignement de Lacan les lois de fonctionnement des rêves des lois de fonctionnement du délire. Le déploiement de la formule du rêve comme formation de l'inconscient procède par combinaison et substitution des signifiants. La lecture de ces signifiants du rêve donne accès au message secret du rêve, c'est-à-dire, au sens du rêve comme accomplissement d'un désir masqué, camouflé, un désir qui ne se présente pas au jour d'une façon évidente mais en se faufile sous le réseau de la métaphore et de la métonymie. Dans les formations de l'inconscient, dans les rêves, nous rencontrons une sorte de vouloir dire. Le rêve serait ainsi quelque chose d'animé par une appétence de transmission, d'expression d'une signification. Il y aurait dans le rêve une intention de signification susceptible d'être déchiffrée.

Je reprendrais ce point là plus tard.

Une lecture structurale du délire

*Ce texte est la relation écrite de la conférence d'introduction à la session 2010/2011 du Collège clinique de Toulouse, que l'auteur a donné à Toulouse, le 16 octobre 2010.

¹ Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 510.

À cette lecture structurale du rêve correspond chez Lacan une lecture structurale du délire. Pour suivre ce cheminement, je m'oriente d'un autre texte des *Écrits* qui s'intitule « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »². Il s'agit d'un texte consacré à la psychose et plus précisément à la lecture du cas du président Schreber, célèbre paranoïaque dont Freud a lu les mémoires pour en dégager l'approche psychanalytique des paranoïas. Dans ce texte, Lacan applique aux psychoses et à la clinique des délires les principes dégagés par l'examen des lois du langage. Le délire du président Schreber démontre que nous nous trouvons là face à quelque chose de l'ordre d'une invention délirante, d'une construction qui viendrait répondre à l'effort de réparer une faille de structure que Lacan appelle, suivant Freud, la forclusion d'un signifiant primordial. Lacan prélève le terme forclusion de la lecture du cas d'un célèbre patient de Freud, l'Homme aux loups. Ce dernier rapporte à Freud une scène de son enfance. À côté de sa nourrice, Nania, il jouait avec un couteau à faire des entailles dans l'écorce d'un arbre. Soudain, il voit un de ses doigts coupé qui ne tient que par un petit bout de peau. Il a donc le doigt tranché. Perplexe et on l'imagine angoissé, il s'assoit à côté de Nania, ne dit pas un seul mot, ne pleure ni n'appelle au secours. Il se contente de regarder à nouveau sa main. Plus aucune trace de la blessure n'apparaît, tous les doigts sont à leur place. Voilà l'essence de l'hallucination visuelle selon Freud. Ce qui est forclos, rejeté au dehors fait retour dans le réel sous la forme d'une hallucination du doigt coupé. Ce qui implique que quelque chose de l'ordre de la symbolisation de la castration pour ce petit garçon de cinq ans était exclu, rejeté. Cela comportait un radical « je ne veux rien savoir » comportant un foncier rejet, ce qui est autre chose qu'un refoulement dit Freud. Ce qui est forclos, refusé et expulsé dehors, *Verworfen*, fait retour à partir du réel sous les espèces d'une hallucination du doigt coupé, comme une castration réelle subie par le corps. Lacan fait un sort à ce concept de forclusion et en dégage une clinique structurale des psychoses. Il pose que ce qui caractérise la position psychotique c'est la forclusion du signifiant du Nom-du-Père. Qu'est-ce que le signifiant du Nom-du-Père ? Prenons pour guide la formule de la métaphore, substitution d'un signifiant par un autre qui donne un effet de sens métaphorique. Comment procède Lacan ? Je vais condenser au moins deux grands Séminaires de Lacan, le Séminaire sur *La relation d'objet* et le Séminaire sur *Les psychoses*, tous les deux ramassés dans ce texte « D'une question préliminaire à tout traitement possible des psychoses »³.

Le signifiant du Nom-du-Père est un signifiant qui se substitue à un autre, à celui du désir de la mère, que l'on écrit en majuscule DM parce que c'est un terme qui correspond au signifiant, c'est-à-dire à ce qui se trouve sur la barre. Il s'agirait de la place premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère. Vous savez que l'absence de la mère pour un bébé, ne va pas de soi. Il s'agit pour lui d'opérer la symbolisation de l'absence de la mère à partir de ses va-et-vient. Elle répond aux pleurs de l'enfant en introduisant quelque chose de fondamental. Elle fait passer les pleurs du côté de la demande. Elle fait passer « ce qui pleure » du côté de « ça veut dire qu'il demande quelque chose ». Elle introduit les pleurs, les cris, dans le registre du signifiant et de la signification. Elle apporte cette réponse et ensuite l'enfant demande. Elle est là ou elle n'est pas là. Se produit un battement, un couple d'opposition, un va-et-vient entre cette présence et cette absence. Une première symbolisation a ainsi chance de se produire du côté de l'enfant. Elle est là ou elle n'est pas là, en fonction de son caprice à elle, de son bon vouloir. Ce mouvement introduit une loi symbolique d'absence et de présence mais en même temps répond au caprice maternel. Pourquoi est-elle là ? Pourquoi n'est elle pas là ? L'enfant ne sait pas ce que ça veut dire. Du côté de la signification, du signifié de cette absence, Lacan écrit un x pour indiquer que cette absence est tout à fait énigmatique, pour l'enfant. Que peut-

2 Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

3 *Ibid.*

elle vouloir d'autre que moi ? Qu'est-ce qui la retient loin de moi ? Ce sont des questions relatives à son désir à elle en dehors de son désir à l'égard de l'enfant. Selon Lacan, pour que cet x énigmatique trouve une réponse, le désir de la mère en tant que signifiant doit chuter à l'étage inférieur et se trouver substitué par un autre signifiant qu'il appelle le Nom-du-Père. C'est au prix de cette substitution que peut se trouver une solution en termes de signification.

Lacan écrit ainsi cette opération :

$$\frac{\text{NP}}{\text{DM}} \cdot \frac{\text{DM}}{x} \longrightarrow \text{signification} \left(\frac{A}{\phi} \right)$$

Dans le lieu de l'Autre, le lieu de la parole et du langage, le sujet disposera ainsi d'une signification du désir de la mère, écrit ϕ , dont il pourra faire usage. La signification du désir de l'Autre, quand bien même la mère serait lunatique ou trop occupée, ne deviendra ni inquiétante, ni persécutrice, ni énigmatique. Elle ne s'imposera pas à lui comme une volonté trop malveillante. Le signifiant du Nom-du-Père, s'il se substitue au désir de la mère donne le recours symbolique d'une signification qui ouvre le sujet à une position désirante et stabilise la loi capricieuse introduite par le va-et-vient maternel. Ceci implique une position subjective dans laquelle le sujet dispose, dans son imaginaire, d'un texte de signification qui le préserve de l'intrusion de l'Autre, qui lui sert d'assise dans une position désirante en tant qu'homme ou en tant que femme. Cela suppose de s'appuyer sur ce dispositif que Lacan appelle la métaphore paternelle.

Lacan construit une clinique différentielle entre névrose et psychose en distinguant le névrosé qui peut s'appuyer sur une assise solide dans le symbolique, ce qui lui permet de gérer un imaginaire stabilisé ayant une incidence au niveau du réel, en rapport avec le principe de réalité et le psychotique qui n'a pas ce recours dès lors que dans la psychose le signifiant du Nom-du-Père n'est pas inscrit.

...Et le défaut de métaphore paternelle

À suivre la lecture du commentaire que Freud consacre au cas Schreber, c'est au moment où le sujet se trouve face à une situation qui appelle ce signifiant du Nom-du-Père, alors qu'il a, jusqu'alors traversé sa vie sans que cela se mette à jour, c'est au moment où le sujet se trouve nommé à la plus haute fonction dans une cour d'appel en Allemagne, qu'il va donc avoir comme subordonnés des collègues beaucoup plus âgés que lui, c'est au moment où il doit faire appel dans le symbolique à ce signifiant de la fonction d'autorité que le gouffre s'entrouvre. A cet appel répond un trou dans le symbolique – NP_0 – qui entraîne par voie de conséquence un trou dans l'imaginaire - ϕ_0 - le trou de la signification phallique.

À partir de ce moment de déclenchement de la psychose, le sujet se trouve confronté à quelque chose qui apparaît comme un phénomène élémentaire. Le phénomène élémentaire a été repéré par les psychiatres au XIX^e siècle, notamment par Gaëtan de Clérambault. Un phénomène élémentaire peut consister en n'importe quelle chose ou circonstance qui délivre au sujet une signification spécifique, une signification qui le vise. Lacan en donne dans le Séminaire *Les psychoses* l'exemple suivant. Il s'agit d'un patient rencontré le matin même lors d'une présentation de malade à l'hôpital. Le sujet aperçoit une voiture rouge qui traverse la route. Quoi de plus banal que de se promener et de voir passer une voiture rouge ! Cela devient un phénomène élémentaire si le sujet se dit : « C'est tout de même curieux que lorsque je me promène une voiture rouge passe, ça veut dire quelque chose et ça me concerne, ça me

visé mais je ne sais pas pourquoi. » S'impose la certitude qu'une signification concerne le sujet mais elle le laisse perplexe car c'est une signification inatteignable. Le phénomène élémentaire met à ciel ouvert un x indéchiffrable à la place de la signification du désir. Le psychotique rencontre quelque chose qui lui fait signe mais dont il ne peut atteindre la signification. Ça reste opaque et inquiétant et ça le laisse perplexe, parce que là il y a une signification zéro. Le névrosé, lui, ne fait pas attention. Il passe à ce moment il voit une voiture rouge, il est dans ses rêves. Et si jamais la voiture rouge passe et s'arrête juste avant de l'écraser parce qu'ils sont tous les deux dans leurs rêves, ils ne vont pas en conclure que celui-là voulait tuer celui-ci.

Si nous avons une propension à donner sens aux choses et à croire que nous avons compris comment pouvons-nous être sûr que nous avons bien compris ? C'est toujours parce que nous nous fourvoyons. Nous croyons avoir compris et nous comprenons toujours de travers. Au fond, nous n'avons rien compris et c'est pourquoi il y a toujours du malentendu quand on parle. Le phénomène psychotique montre que le signifiant est toujours énigmatique. On se berce de l'illusion de comprendre quelque chose.

Le délire, lui, est autre chose. C'est un autre moment. Autour de ce trou qui s'est ouvert dans le symbolique le sujet brode une dentelle. Au signifiant énigmatique du phénomène élémentaire que Jacques-Alain Miller désigne comme S_1 , le signifiant tout seul, le délire apporte l'autre signifiant, le signifiant du savoir S_2 qui donne un sens au signifiant premier, S_1 . Par exemple, face à la perplexité du vouloir de l'Autre, Schreber, construit son délire autour de la volonté de Dieu, un Dieu qui voudrait qu'il devienne sa femme, la femme de Dieu afin de donner jour à une nouvelle race d'hommes. Cette construction délirante lui permet d'expliquer une série de phénomènes bizarres éprouvés au niveau de son corps comme indices de féminisation. Le délire permet de construire ce que Lacan appelle une métaphore délirante qui introduit une stabilisation dans la relation du signifiant et du signifié. L'interprétation délirante donne sens aux phénomènes élémentaires énigmatiques, aux phénomènes demeurés hors-sens. Le délire est une invention de savoir, la fabrication d'un autre signifiant, S_2 , qui ouvre vers l'interprétation de ce qui veut dire S_1 .

En ce sens, nous avons le rêve comme articulation de savoir qui produit une signification attenante à quelque chose de l'ordre du désir et le délire comme articulation de savoir pour produire une signification délirante qui stabilise le rapport entre signifiant et signifié.

Rêve et délire démontrent le fonctionnement de la structure du langage. C'est-à-dire que ça rêve pour interpréter un désir et ça délire pour interpréter l'énigme du désir de l'Autre dont les coordonnées échappent au sujet.

Nous pouvons distinguer d'une part, le rêve accomplissement de désir, et d'autre part, le délire construction pour se défendre de la valeur énigmatique et menaçante du désir de l'Autre. Le rêve tout comme le délire se déchiffre, s'interprète à partir des principes du fonctionnement du langage. Mais il s'avère que rêve et délire restent différenciés, ne participe pas d'une mise en continuité. Dans le rêve, c'est la machine de la métaphore paternelle qui fournit du sens, tandis que dans le délire c'est le défaut de cette même machine de la métaphore paternelle qui oblige le sujet à élucubrer un sens délirant.

Là où ça parle, ça jouit

Nous avons, pour l'instant, laissé tout à fait de côté un registre fondamental, un registre freudien, celui de la pulsion. Selon Freud ça rêve, non seulement pour accomplir un désir, mais aussi, pour obtenir un gain de plaisir, une satisfaction, quelque chose que nous appelons jouissance et qui se satisfait à travers le chiffrage du rêve. Ce premier enseignement de Lacan, sur lequel je prends appui, comporte de laisser l'ordre pulsionnel du côté d'une sorte d'inertie imaginaire et de croire que le symbolique, et notamment la métaphore paternelle, subsume tout à fait l'ordre imaginaire, l'ordre de la signification. Tout se passe comme si cette

métaphore pouvait introduire une sorte de résolution sans reste de ce que l'on appelle le désir de la mère. Or, aucune métaphore paternelle ne donne toute la signification du désir de la mère, ne fait passer du côté du sens toute la jouissance de la mère en tant que femme⁴.

La question de la jouissance, c'est-à-dire, de ce qui se satisfait, deviendra pour Lacan, à partir d'un certain moment de son enseignement, une question essentielle. Là où ça parle, ça jouit, là où ça rêve aussi, et là où ça délire, ça jouit d'autant plus. L'enjeu fondamental pour la psychanalyse consiste à se demander comment faire pour que l'expérience analytique ne soit pas seulement un processus de déchiffrement des formations de l'inconscient mais qu'elle parvienne, en se servant du langage, à toucher à la jouissance du symptôme, cette jouissance qui est exactement ce dont nous voudrions nous débarrasser mais qui constitue ce à quoi nous tenons le plus. Nous souffrons mais là où nous souffrons, Freud l'avait déjà énoncé, c'est là où nous nous satisfaisons, où nous trouvons une secrète satisfaction. Comment obtenir que le symptôme se déleste d'un peu de jouissance ? Confronté à cette question, Lacan prend un nouveau point de départ, comme J.-A. Miller l'a mis en évidence, repérable à partir du Séminaire *Encore*.

Parti de l'Autre comme lieu du signifiant, au cours de ce que nous repérons suivant la lecture orientée de J.-A. Miller comme relevant du premier enseignement de Lacan, il va prendre à partir du Séminaire *Encore* non pas l'Autre mais l'Un comme point de départ. Il sera question alors de l'Un du signifiant pris en dehors de l'articulation signifiante productrice du sens, afin de prendre en compte l'effet de jouissance. Pour cela Lacan introduit une distinction entre la *lalangue* et le langage.

Nous parlons parce que nous avons été parlés, c'est pour ça que nous sommes des êtres parlants, nous avons été parlés dans une langue qui est celle habituellement véhiculée par la mère ou par son tenant-lieu, donc, langue maternelle, et puisque nous avons été parlés, cette langue maternelle a mordu sur le corps, laissant des traces dans celui-ci, des traces qui nous affectent, modelant ce corps en fonction de certains signifiants primordiaux de cette langue qui nous affectent à *titre de symptôme*, dit Lacan. La *lalangue*, celle que nous avons entendu parler, la *lalangue* comme symbolique, modèle le corps, le nomme, le reconnaît, le traverse, le parasite. La *lalangue* parasite le corps faisant de lui une substance jouissante. La langue et le corps sont noués, ils deviennent inséparables. Le corps est habité par cette *lalangue*, dont la fonction n'est pas de servir à la communication mais à la jouissance du corps. Le langage en revanche sera défini par Lacan comme une élucubration de savoir sur la *lalangue*. Le corps parasité par la *lalangue*, on ne le distingue que grâce à l'image et pour cela il s'inscrit dans le registre de l'imaginaire.

Tandis que ce qui échappe à l'imaginaire, voire aux représentations, et qui échappe aussi au symbolique, au sens, Lacan l'identifie comme relevant du réel, lequel en psychanalyse se caractérise par être l'Autre du sens, c'est à dire hors sens.

Le réel devient un enjeu fondamental pour Lacan au point de nouer imaginaire, réel et symbolique comme trois registres équivalents quoique différenciés. Toute la question d'une analyse tournera autour de cette question : comment par la voie du sens, puisque la pratique analytique n'opère que par la voie du sens, peut-on toucher à la jouissance du symptôme qui est hors sens ?

Lacan convient qu'il y a quelque chose de la jouissance du symptôme qui se prête à la lecture, au déchiffrement. Mais pas toute la jouissance du symptôme peut être déchiffrée. Une part irréductible au sens est absolument réelle.

⁴ Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Seuil, n°43, oct.1999, p. 7.

La formule qu'il n'y a pas

Dans cette nouvelle perspective, il s'agit de donner au sexuel et à la jouissance sexuelle sa juste portée. Cela comporte de se demander que veut dire être homme ou être femme ? Cela ne veut pas dire que l'on s'identifie seulement au signifiant homme ou au signifiant femme. Cela implique qu'un corps jouit en tant qu'homme ou en tant que femme, peu importe l'anatomie. Quelque chose de l'ordre de la jouissance est distinct pour les hommes ou pour les femmes. Il ne s'agit pas d'une question d'anatomie mais bien plutôt d'une question de logique de la sexuaton. Ce n'est pas mon propos ici de développer la logique des sexuations masculine et féminine mais rappelons seulement que Lacan sort la féminité du carcan de l'Oedipe où Freud l'avait enfermée. Il démontre l'existence d'une jouissance féminine au-delà de l'Œdipe, au-delà de la question du père, au-delà d'avoir ou de ne pas avoir un phallus. La jouissance féminine n'est pas toute corrélée à la fonction phallique, c'est-à-dire aux enjeux de la castration. En ce sens, une part de cette jouissance féminine échappe au phallus, et par voie de conséquence, elle n'est pas toute assujettie ni au registre du symbolique ni à celui de l'imaginaire. Elle est plutôt réelle. Lacan dégage ainsi un principe fondamental qui consiste à dire que les hommes et les femmes ne jouissent pas de façon identique parce que leur jouissance s'inscrit différemment par rapport à la fonction phallique.

La jouissance sexuelle pour les hommes passe par l'organe, via la castration. Et pour cela, il est nécessaire pour un homme qu'il y ait quelque chose du fantasme qui le soutienne comme sexuellement désirant. L'objet du fantasme est exactement l'objet qui se substitue au partenaire de l'Autre sexe. Un petit exemple rapide : un cas de fétichisme masculin évoqué par Freud.

Un homme tombait amoureux de façon passionnelle chaque fois qu'il rencontrait une femme qui avait un petit brillant sur le nez. C'était sa condition de désir. Un homme trouve chez une femme un petit quelque chose qui a la fonction de l'objet plus-de-jouir, de l'objet cause du désir qui vient se substituer et à faire exister pour lui « La femme qui n'existe pas », selon la fameuse assertion de Lacan.

Pour la femme, l'objet ne joue pas ce rôle essentiel d'unique soutien dans l'accès à la jouissance sexuelle. Pour elle, il y a bien entendu un désir qui passe par le phallus mais par ailleurs, sa jouissance qui n'est pas toute phallique, se rapporte plutôt au signifiant du manque dans l'Autre, qui la rend sensible à quelque chose de l'ordre d'un appétit de parole et de texte. Qu'on lui dise et qu'on l'écoute dire aussi, qu'on la distingue comme étant la seule, l'unique, l'irremplaçable, l'exceptionnelle pas l'exception, l'exceptionnelle, comme elles le sont toutes, ce qui fait dire à Lacan qu'au féminin, il n'y a pas d'universel.

Si La femme n'existe pas, alors il n'y a pas « toutes les femmes ». Elles ne sont femmes qu'une par une, chacune étant exceptionnelle, unique, incomparable, et c'est ce qu'elle veut qui soit reconnue par son partenaire. C'est la condition d'amour pour elle et aussi parfois la condition du désir. Ceci implique qu'entre elle et lui, cela ne marche jamais. En la matière nous sommes dans le domaine de l'impossible. Comment fait-on avec cet impossible que Lacan écrit de la manière suivante : *ab-sens* ? Dans l'inconscient des *parlêtres*, il n'existe aucune chance de trouver la formule aussi métaphorique soit-elle, pour savoir quoi que ce soit concernant la jouissance de l'autre sexe. Cette formule n'est pas inscrite, parce que le langage nous a séparé radicalement du savoir instinctuel. Ainsi, dans les affaires du sexe, nous nous débrouillons avec une boussole qui n'est autre que celle qui relève des conditions du choix d'objet et de jouissance provenant de l'inconscient. Dans l'inconscient, d'après Lacan, les signifiants copulent entre eux autour du trou du rapport sexuel qui ne s'écrit pas, du rapport sexuel qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Si nous rêvons, si nous parlons, si nous produisons des symptômes, des actes manqués, l'hypothèse de Lacan, est qu'il s'agit de suppléer, par des jouissances détournées, par des jouissances qu'il ne faut pas, à la jouissance qu'il faudrait mais qu'il n'y a pas. Nous jouissons donc des jouissances pulsionnelles à notre portée faute de l'autre qu'il n'y a pas. Cette faute, ce défaut s'éprouve la plupart du temps comme culpabilité. C'est parce que nous passons notre temps à rêver pour meubler la place du rapport sexuel qu'il n'y a pas, que nous nous réveillons, pour continuer à rêver. Le rêve a la fonction de protéger le sommeil et lorsque dans le rêve nous nous approchons de ce que Freud a nommé l'ombilic du rêve, nous touchons à quelque chose qui n'est d'aucune manière représentable par rapport au sexe, et c'est là que nous nous réveillons.

Dans notre École, nous avons à un moment dont des journées de travail sur le sujet font trace, émis l'hypothèse de l'inconscient homosexuel parce que l'inconscient fonctionne selon le principe de la fonction phallique, qui est la seule fonction inscriptible pour la sémantique sexuelle. L'inconscient ignore en conséquence le principe du pas-tout de la féminité parce qu'il n'y a pas de signifiant de la féminité et que pas-toute. La féminité s'inscrit du côté phallique, Cette part réelle échappe, demeure hors sens, inassimilable à la fonction de l'inconscient.

Nous pouvons évoquer ici le rêve dit de *l'injection faite à Irma*, lequel confronte Freud à la vision de la gorge d'Irma comme donnant une représentation de la castration féminine. Mais dès lors qu'il ne peut plus se défendre face au réel que ce gouffre lui évoque, en ce point intervient le réveil. Lorsque le rêveur pris dans les rets du chiffage accompli par le rêve s'approche des confins de l'indicible et de l'irreprésentable, lorsqu'il rencontre un bout de réel, il se réveille. Si nous nous réveillons c'est parce que les rêves, malgré leur élaboration, n'arrivent jamais à lâcher le sens sexuel qu'il n'y a pas, d'après Lacan. Cette proposition comporte une subversion fondamentale parce que son siècle est vraiment scandalisé lorsque Freud annonce que le déchiffrement du rêve démontre que ça parle du sexe. Ça parle du sexe, oui, certainement, mais ça cause et ça cause parce que c'est tout ce que ça peut faire. Ça cause du sexe à la place de ce qui du sexe ne s'inscrit jamais et reste absolument hors sens puisque réel. Poursuivant cette logique, Lacan énonce que nous ne nous réveillerons jamais parce que le désir entretient le rêve. Tant que nous désirons nous sommes dans le monde du rêve.

Par ailleurs, le réveil total qui consisterait à appréhender le sexe, ce qui est exclu, dit-il, peut prendre entre autres formes, celle de la conséquence du sexe, c'est-à-dire de la mort.

En effet, si à la poursuite de la jouissance, dans la perspective d'appréhender le sexe nous franchissons la barrière du principe de plaisir, du principe d'homéostasie nécessaire à la conservation du corps, nous rencontrons la mort, sans pour autant avoir trouvé la façon d'écrire le rapport sexuel, qui de toute façon ne s'écrit pas.

Peut-être avez vous en mémoire ce film des années 70, *L'empire des sens*, auquel Lacan a consacré une analyse clinique. Ce film japonais suit les tentatives déployées par un couple afin de faire exister le rapport sexuel. Il démontre à la fois la vanité de l'entreprise et son horizon létal dès lors qu'aussi loin que la rencontre sexuelle les entraîne les partenaires ne parviennent à faire Un à partir de deux, même au prix de la mort et de la mutilation du membre viril que la jeune femme inflige à son amant.

Nous rêvons de pouvoir accéder au rapport sexuel qu'il n'y a pas. Le discours amoureux serait à cet égard une tentative majeure d'en faire suppléance. Là où nous sommes irrémédiablement deux, nous rêvons de ne faire qu'Un. L'amour, une certaine forme d'amour, comporte cette croyance.

D'après Lacan, la mort n'est pas davantage pensable que le rapport sexuel. Nous pensons à la mort parce que nous parlons, sinon nous n'aurions aucune idée de ce que c'est que d'être vivant ou d'être mort. Puisque nous parlons, nous parlons de la mort et lorsque nous parlons de la mort nous parlons toujours et surtout dans les formations de l'inconscient de la mort de

l'autre. Nous redoutons la mort de l'autre. Nous accomplissons des gestes pour protéger l'autre, l'objet de notre amour, et paradoxalement ce qui se véhicule par là c'est le désir de mort le plus redoutable, désir qui peut aussi nous-même, nous prendre pour objet.

Je peux évoquer ici ce que Lacan dit à propos de l'obsessionnel et de son rapport à la mort, rapport qui avait été mis au premier plan par Freud. Lacan dit que pour l'obsessionnel la mort est un acte manqué. Le sujet obsessionnel, si prévenant à l'égard de son objet d'amour – rappelez-vous de la prévenance obsessionnelle de *l'Homme aux rats* à l'égard de la dame de ses pensées – l'obsessionnel si gentil et prévenant peut faire en sorte de commettre un acte manqué, un accident de voiture par exemple, afin de faire disparaître toute sa famille avec lui ou pour disparaître lui-même à l'occasion. Nous avons un rapport symptomatique au sexe et à la mort. Mais Lacan viendra donner à la mort, à la fin de son enseignement, le statut d'un rêve parce que grâce au rêve de la mort, nous dit-il, les êtres parlants rêvent de séjourner dans un lieu mythique, le ciel ou le nirvana dans lesquels le savoir absolu pourrait s'atteindre

Dans un même mouvement, la mort est conçue comme le rêve de prolonger notre vie sans rencontrer de limite, le rêve de notre propre éternisation en somme, ou bien celui d'un effacement absolu qui ne laisserait, de nous plus aucune trace. C'était le rêve de Sade mais aussi celui de Borges. J'ai retrouvé, de lui, un poème que je ne peux m'empêcher de vous lire. Il s'intitule : « Le réveil ».

« Les premières clartés se dessinent. J'émerge
Gauchement de mon rêve au rêve partagé... »

C'est très beau, j'émerge gauchement de mon rêve pour participer, étant éveillé, au rêve partagé avec les autres...

« Tout va cherchant sa place et son rôle exigé.
Je m'attends au présent, mais voici qu'y converge
La vaste irruption d'un accablant passé :
Les voyages dictés et cycliques de l'homme
Et de l'oiseau, le feu de Carthage et de Rome »

Il se réveille et il est rattrapé par le rêve du discours universel, il est la conséquence de Carthage et de Rome.

«Et Babel illisible et le Fils transpercé.
Elle revient aussi, ma journalière histoire :
Mon visage, ma voix, mon alarme, mon sort.

Si, quand mon jour viendra, l'autre réveil, la mort

Pouvait m'offrir un temps sans reste et sans mémoire,
Un temps où tout, jusqu'à mon nom, fût aboli !
Ah, si ce matin là pouvait être l'oubli ! »

Il rêve de la mort comme étant un réveil et que ce réveil produise un effacement absolu de sa présence dans la mémoire des hommes. C'est plutôt l'inverse qui s'est produit. Il n'a jamais été aussi vivant qu'après sa mort par le biais de son œuvre.

Tout le monde délire et le rêve d'Aristote

Voilà, il n'y a aucune chance pour le *parlêtre* de se réveiller parce que nous ne pouvons pas sortir des effets de sens avec lesquels nous bâtissons notre petit monde. Les mots introduisent dans le corps quelques représentations imbéciles et le corps est attrapé par le sens. À partir de là nous construisons des mondes, où nous rêvons du rapport sexuel et d'éternité. Lacan donne un nom à cet empire du sens sur nos corps et à notre façon de nous y embrouiller, au fait que nous nous prenions les pieds dans le tapis du sens. Il l'appelle la débilité mentale.

Il y a une autre façon de se prendre les pieds dans le tapis, c'est de délirer. Ce n'est pas délirer en tant que psychotique. À la fin de son enseignement, Lacan considère le délire commun, comme relevant d'une croyance qui participe aussi du rêve et qui consiste à croire en l'harmonie entre l'universel et le particulier. Lacan donne l'exemple du syllogisme d'Aristote⁵.

Lorsque Aristote dit : « Tous les hommes sont mortels, Socrate est un homme, donc Socrate est mortel » nous avons une accommodation parfaite entre un universel et un singulier et par voie de conséquence du *Tout homme* on arrive à *Socrate est mortel*.

Lacan dit que Aristote, alors, rêve et en même temps qu'il délire. Il rêve parce qu'il n'y a pas d'accord. Freud est venu dire que l'homme est habité par le désir de mort et voilà que si Socrate est mort, ce n'est pas parce qu'il s'accorde à l'universel de « tous sont mortels » mais parce qu'il l'a voulu, lui, Socrate. Il y a mis ce qu'il fallait.

La prétention délirante comporte de croire qu'il y aurait une sorte de transmission, de correspondance entre la représentation de celui qui connaît et le représenté de l'objet connu. Les deux s'accorderaient parfaitement et seraient transmissibles à tous.

La conception du monde qui conçoit l'objet en accord avec le sujet, l'objet connu en accord avec l'objet connaissant, et y ajoute la possibilité d'une transmission valable pour tous, pour tout x, emporte une sorte de folie. Lacan l'appelle *délire généralisé*. La psychanalyse démontre qu'il n'existe aucun accord entre le sujet et son objet plus-de-jouir qui, même dans une psychanalyse, lui demeure inconnaissable. Une analyse permet de le cerner, de le serrer, de s'en séparer mais il ne s'agit pas d'une connaissance, plutôt d'une opération de soustraction qui s'effectue à condition de contrarier le sens, à condition de produire non des effets de sens, mais des effets de hors-sens pour isoler un signifiant tout seul. Et c'est à cette condition là que quelque chose, ne valant que pour un, et un seul, pourra, dans une expérience analytique aboutir. L'expérience analytique ne procède pas de l'universel mais du un par un. Dans ce sens la psychanalyse, comme la féminité, relève du *pas-tout*.

Bien sûr nous rêvons lorsque nous voulons transmettre quelque chose de la psychanalyse, sans doute même, délire-t-on un peu. Mais peut-être aussi s'agit-il d'un effort pour surmonter un impossible à transmettre, un effort pour tirer les conséquences d'une expérience qui nous a transformé véritablement, qui nous a retourné comme un gant, faisant valoir ce qui est le plus singulier d'un mode de jouissance. De cette expérience nous pouvons dire quelque chose, c'est certain, mais surtout que chaque expérience n'est valable que dans la mesure où elle aboutit non à démontrer une formule universelle, mais plutôt à faire entendre quelque chose comme une énonciation susceptible de s'inscrire en rupture avec l'universalité d'un type clinique.

Alors, condamné à mort, Socrate rêve. Il demande à Criton de sacrifier après sa mort, un coq sur l'autel d'Esculape, afin de remercier ce dernier de l'avoir guéri de la vie, du désir de la vie une fois qu'il serait mort.

⁵ « Le rêve d'Aristote », Intervention de Lacan à l'Unesco le 1^{er} juin 1978. Nous suivons ici le commentaire si éclairant que Jacques-Alain Miller consacre à ce texte, dans la suite du commentaire du texte « Lacan pour Vincennes » (publié par Ornica ? N° 117-118, 1979) dans son Cours L'orientation Lacanienne, 2007-2008, cours du 28 mai, 4 et 11 juin 2008, inédit.

Ici, le désir de guérir est solidaire du désir de mort qui l'a conduit à la mort. C'est pourquoi Socrate voulant guérir de la vie a trouvé la mort, une mort, sa mort qui se présentait à lui comme un rêve de guérison.

